

Etre ou ne pas être Fassbinder

Falk Richter et Stanislas Nordey tentent de chroniquer l'actualité européenne en s'inspirant du cinéaste allemand

THÉÂTRE

STRASBOURG - envoyée spéciale

C'est un spectacle-choc, qui parle de ce que l'on vit en Europe aujourd'hui, avec au centre la France et l'Allemagne. La montée des nationalismes, les poussées de l'extrême droite, les attentats de Paris, la manifestation contre le mariage pour tous, les viols de Cologne, la crise des réfugiés... tout y est abordé d'une manière frontale, dans une ambiance souvent proche de l'implosion et sous un titre en forme de manifeste : *Je suis Fassbinder*.

Au départ, il était question du cinéaste Rainer Werner Fassbinder (1945-1982), à qui le dramaturge allemand Falk Richter et le metteur en scène français Stanislas Nordey voulaient consacrer un spectacle. Ils en étaient aux prémices quand a eu lieu la fusillade de *Charlie Hebdo*, en janvier 2015. Comme tout le monde, ils se sont posé la question : un artiste peut-il tout dire ? Oui, répond *Je suis Fassbinder*, dont Falk Richter a écrit le texte au jour le jour, en tenant compte des cinq interprètes et de l'actualité, qu'il confronte à celle des années 1970.

Un film est central dans le spectacle : *L'Allemagne en automne*. Sorti en 1977, il est signé de plusieurs cinéastes, dont Rainer Werner Fassbinder, qui se filme avec son amant et sa mère, avec laquelle il parle de la situation in-

C'est un théâtre qui cogne, convoque Angela Merkel, François Hollande ou Marion Maréchal Le Pen

duite par les attentats terroristes de la Fraction armée rouge (RAF). Tension extrême, opinions opposées : la mère pense qu'il faudrait « un gentil Führer » pour mettre fin au chaos, quand Fassbinder voudrait voir détruit le système qui a créé ce chaos.

Partant de là, Falk Richter écrit son « *Allemagne en automne* », version 2016. Il se fait le chroniqueur du temps, en s'octroyant une liberté qu'il rapproche de celle de Fassbinder : mettre à nu ce que nous avons dans la tête, sans toujours vouloir nous l'avouer. Pour Falk Richter, il s'agit d'exorciser ce qui se passe quand on est bouleversé, perdu et angoissé, comme c'est le cas aujourd'hui. Il y a une forme de sauvagerie existentielle dans sa pièce, où la libération de la parole s'autorise tout, et où s'affrontent deux camps, comme dans le film de Fassbinder.

Cette sauvagerie envahit le plateau, où Thomas Gonzalez, Judith Henry, Eloise Mignon, Stanislas

Nordey et Laurent Sauvage, habillés façon *seventies*, jouent le va-et-vient entre hier et aujourd'hui. Ils se donnent totalement, comme dans une bacchanale incendiaire, évidemment sexuelle, qui ne faiblit pas un instant. Ils vont même jusqu'à rejouer des scènes de films – ce qui ne passe pas du tout –, à se livrer, dans le cas de Thomas Gonzalez, à une « bite danse » fort goûtée du public ou à chanter, en faisant fondre d'amour les spectateurs.

La peur à l'œuvre

Mais ce rapprochement entre hier et aujourd'hui est aventureux. Le terrorisme suscitait dans les années 1970 une empathie ou une sympathie des artistes impensable en 2016. Falk Richter ne l'ignore évidemment pas, mais, malgré lui, il entretient entre les époques une confusion que l'on peut regretter. Ce qu'il montre bien, en revanche, c'est la peur qui est à l'œuvre, le repli sur soi qu'elle suscite, les instincts bas qu'elle réveille, les clivages qu'elle génère entre ceux qui cherchent les moyens de la combattre, et ceux qui s'en remettent à un pouvoir autoritaire, au risque de causer la perte de la démocratie.

Pour ce faire, Falk Richter va jusqu'au bout. Pas en choisissant la voie d'un théâtre politique, qu'il récuse, mais en chroniquant à voix haute l'Europe d'aujourd'hui. C'est un théâtre d'actualité qu'il écrit et co-met en

scène avec Stanislas Nordey. Un théâtre qui cogne, convoque François Hollande, Angela Merkel, Viktor Orban, Marion Maréchal Le Pen ou Beatrix von Storch, petite-fille du ministre des finances d'Hitler, qui siège au Parlement européen à Strasbourg, où est créé *Je suis Fassbinder*, et déclare qu'on devrait tirer sur les réfugiés qui tentent de passer les frontières, femmes et enfants compris.

Mais c'est aussi un théâtre qui a ses limites : contrairement à Fassbinder, qui dans ses films inventait un monde en partant de l'état du monde, Falk Richter ne crée pas un monde dans sa pièce. Il reproduit le nôtre, en faisant entendre ce que l'on peut se dire entre amis, ou glaner dans les médias ou au café. Poncifs compris, mais heureusement sauvés par l'interprétation des comédiens qui incarnent nos troubles d'Européens, comme il se doit, d'une manière intempesive et généreuse. ■

BRIGITTE SALINO

Je suis Fassbinder, de Falk Richter. Mise en scène : Stanislas Nordey et Falk Richter. Avec Thomas Gonzalez, Judith Henry, Eloise Mignon, Stanislas Nordey, Laurent Sauvage. Jusqu'au 19 mars au Théâtre national de Strasbourg. Tél. : 03-88-24-88-00. De 6 € à 28 €. Durée : 1h55. A partir du 24 mars en tournée à Grenoble, Rennes, Lausanne, Paris.

GALERIES

COLETTE BRUNSCHWIG
Galerie Jocelyn Wolff

Ils flottent sur le mur, comme des états de grâce. Les dessins au noir de Colette Brunschwig sont une des claques de ce printemps naissant. Agée de 89 ans, cette discrète pionnière de l'abstraction les a longtemps gardés cachés. Jocelyn Wolff a l'heureuse idée d'en présenter un florilège, des années 1970 à aujourd'hui, dans un accrochage impeccable. Il faut les regarder de loin, constellations où les jeux de pochoir et les éclaboussures



« Sans titre » (1990), de Colette Brunschwig. GALERIE JOCELYN WOLFF

d'encre de Chine composent d'envoûtantes masses. Puis les approcher. De près, ils s'analysent comme des manuscrits précieux, avec leurs griffures laissées par les objets du quotidien, posés sur le dessin, et leurs jeux de vide et de plein inspirés de la peinture chinoise que l'artiste a tant regardée. L'énergie qui s'en dégage est intense, héritée des textes sacrés du judaïsme autant que de la philosophie existentialiste ; ces deux pensées qui ont toujours nourri Brunschwig et qui offrent comme une troisième dimension à ses dessins. On ne saurait trop conseiller d'y aller pour plonger dans cet univers rare. ■ EMMANUELLE LEQUEUX

« Colette Brunschwig », à Paris. Du mardi au samedi, de 14 heures à 19 heures. Jusqu'au 2 avril. Galeriewolff.com

GASTON DAMAG

Galerie Maïa Muller

Gaston Damag, né aux Philippines en 1964, observe d'un œil critique les usages que les cultures occidentales font de celles de peuples envahis, colonisés et métissés par les puissances européennes. Il s'est donc saisi de l'objet emblématique des Philippines, le *bulul*, statue de bois qui doit protéger les plantations de riz. Il le précipite dans des aventures sculpturales, au cours desquelles, transposé en cire noire, celui-ci fond à la chaleur excessive des lampes des musées. Il le démultiplie en le découpant en cubes et en lamelles, variations postcubistes parodiques. Damag en fait le héros – ou la proie – d'expériences picturales violentes, défigurations et effacements par la couleur. Expressionnistes allemands, on vous a reconnus. Il fait du couteau de chaman l'élément d'assemblages proches des ready-made. Ces détournements, effectués avec une grâce légère, sont autant d'allusions à la récupération de formes dites « primitives » par les avant-gardes, jadis, par le tourisme pseudoculturel, aujourd'hui – tout cela sur fond de méconnaissance occidentale et de bon goût moderniste. Damag vise et tire très juste. ■ PHILIPPE DAGEN

« A Blueprint for Dystopia », galerie Maïa Muller, à Paris. Jusqu'au 19 mars. Tél. : 09-83-56-66-60. Du mardi au samedi, de 11 heures à 19 heures.

Nicolas de Crécy se libère de ses cases

Peintures, sculptures, gravures... Le Centre d'art contemporain de Quimper montre la large palette de l'artiste auteur de BD

ARTS
QUIMPER

C'est un peu le problème de la bande dessinée : travailler dans des cases peut parfois donner l'impression de se sentir à l'étroit. Nicolas de Crécy en est un bon exemple. Se lassant vite des tâches répétitives inhérentes au 9^e art, et ne supportant pas de s'enfermer dans des systèmes graphiques trop prévisibles, l'auteur du *Bibendum céleste* (Les Humanoïdes associés, 1994, 1999 et 2002) et de *Léon la Came* (Casterman, 1995-1998) a développé, depuis de nombreuses années, une activité picturale, surtout connue des acheteurs de galerie, en marge de la conception de ses albums.

A la demande du Quartier, le centre d'art contemporain de Quimper, et du Fonds Hélène et Edouard Leclerc pour la culture, le dessinateur a poussé un peu plus loin la démarche, en réalisant, seul, une exposition (jusqu'au 18 septembre) qui mêle peintures, sculptures, gravures et... narration, comme dans son mode d'expression d'origine.

L'installation se divise en deux parties. La première consiste en une brève rétrospective de sa carrière d'auteur de bande dessinée, commencée en 1991 avec la publication de *Foligatto* (Les Humanoïdes associés). Des originaux choisis avec soin témoignent autant de son aisance (de Crécy a pour habitude d'encre directement ses planches sans passer par la phase du crayonné) que de l'onirisme débridé et baroque de son univers peuplé de fantômes, de têtes coupées, de super-héros et autres Godzilla revisités.

Le parcours progresse alors vers davantage de grands formats, pour déboucher sur une seconde

Des originaux, choisis avec soin, témoignent de l'aisance du dessinateur ainsi que de l'onirisme débridé et baroque de son univers

partie distincte et à thème, appelée « Le manchot mélomane » : il s'agit ici d'évoquer le destin des frères autrichiens Paul et Ludwig Wittgenstein. Le plus connu des deux est Ludwig (1889-1951), auteur de cette œuvre majeure de l'histoire de la philosophie qu'est le *Tractatus logico-philosophicus* (sorti en 1921 et traduit en 1961).

La question de la disparition

Mais c'est surtout à son aîné que s'intéresse Nicolas de Crécy. Pianiste de son état, Paul Wittgenstein (1887-1961) serait peut-être devenu un virtuose de son instrument s'il n'avait pas perdu son bras droit pendant la première guerre mondiale. Cette amputation ne l'a pas empêché de continuer à jouer, avec une seule main. Nicolas de Crécy ne pouvait passer à côté de cette trajectoire.

Dans son dernier album, *La République du catch* (Casterman, 2014-2015), un manchot est aux commandes d'un piano à roulettes, qui avance dès que l'animal se met à jouer. L'analogie était trop forte. L'objet a été reproduit à taille réelle, à Quimper, avec son moteur sous le capot, son compteur de vitesses au-dessus du clavier et ses rétroviseurs de chaque côté.

Ce qui épatte le plus dans l'exposition est la facilité avec laquelle l'ancien élève des Beaux-Arts d'Angoulême, qu'on connaissait, jusqu'alors, surtout comme dessinateur et aquarelliste, s'approprie les techniques.

Peinture à l'huile à la façon d'Otto Dix pour représenter les visages des frères Wittgenstein, fusain sur papier pour donner sa pleine mesure à l'explosion d'un obus, suite de paysages évanescents de Sibérie où Paul avait été fait prisonnier, séquence narrative de treize gravures à la pointe sèche et à l'eau-forte, réalisée sur une même plaque... Rien ne jure, tout se fond dans cette installation traversée par la question de la disparition – disparition de la main créatrice, de l'inspiration, de la vie (en quête d'absolu, Ludwig a longtemps été hanté par le suicide, avant d'y renoncer, en contemplant les paysages alpins).

Poussant la fascination jusqu'au bout, Nicolas de Crécy s'est même amusé à dessiner de sa mauvaise main – la gauche – les portraits de quatre grands compositeurs du début du XX^e siècle : Maurice Ravel, Benjamin Britten, Franz Schmidt et Richard Strauss, à qui Paul Wittgenstein avait passé commande de pièces pour main gauche (la fortune familiale lui permettait ce genre de folie).

Réalisés à partir de photos, les dessins du bédéiste ne laissent rien percevoir de leur exécution contrainte, digne des punitions scolaires d'antan. Preuve que l'art est bien une question de représentation mentale. ■

FRÉDÉRIC POTET

Nicolas de Crécy, jusqu'au 18 septembre, au Quartier, à Quimper. Le-quartier.net

PHILIPPE LIÉGEOIS PRÉSENTE

« UN COUP DE MAÎTRE ! »

TÉLÉRAMA

« CHEF-D'ŒUVRE »

TRANSFUGE

« UN FILM PLUS GRAND QUE LA VIE »

LES INROCKUPTIBLES

ADÈLE HAENEL MARC BARBÉ FRANÇOIS FEHNER
MARION BOUVAREL INÈS FEHNER LOLA DUEÑAS

LES OGRÉS

UN FILM DE LÉA FEHNER

#LesOgres AU CINÉMA LE 16 MARS f/lesogres.lefilm

CINE+ CLUB volages-sncf.com LES FEMMES UN ÉVÉNEMENT télérama culture